

nous espousons jusques à quitter les richesses, le repos, la vie et la santé, qui sont biens effectuels et substantiaux, pour suyvre cette vaine image et cette simple voix qui n'a ny corps ny prise :

La fama, ch'invaghisce a un dolce suono
 Gli superbi mortali, et par si bella,
 È un echo, un sogno, anzi d'un sogno un' ombra
 Ch' ad ogni vento si dilegua et sgombra¹.

Et, des humeurs des-raisonnables des hommes, il semble que les philosophes mesmes se défacent plus tard et plus envis de ceste-cy que de nulle autre : c'est la plus revesche et opiniastre². Il n'en est guiere de laquelle la raison accuse si clairement la vanité; mais elle a ses racines si vives en nous que je ne sçay si jamais aucun s'en est peu nettement deffaire³. Après que vous avez tout dict et tout creu pour la desadvouer, elle produict contre vostre discours une inclination si intestine que vous avez peu que tenir à l'encontre⁴ : car, comme dit Cicero, ceux mesmes qui la combattent, encores veulent-ils que les livres qu'ils en escrivent portent au front leur nom, et se veulent rendre glorieux de ce qu'ils ont mesprisé la gloire. Toutes autres choses tombent en commerce : nous prestons nos biens et nos vies au besoin de nos amis; mais de communiquer son honneur et d'estrener autrui de sa gloire, il ne se voit guieres.

Catulus Luctatius, en la guerre contre les Cymbres, ayant fait tous ses efforts d'arrester⁵ ses soldats qui fuyoient de-

1. La renommée, qui, par la douceur de sa voix, vous enchante, superbes mortels, et vous paraît si belle, n'est rien qu'un écho, un songe, ou plutôt l'ombre d'un songe, qui se dissipe et s'évanouit au vent. (TASSO, *Gerusal.*, canto XIV, st. 63).

2. Var. : *Quia etiam bene proficientes animos tentare non cessat*(1).

3. Var. : *Nettement descharger.*

4. C'est-à-dire : « Il s'en faut de peu que vous ne teniez pas à l'encontre ».

5. Var. : *Ayant fait tous efforts pour arrester.*

(1) Parce qu'elle ne cesse pas de tenter des esprits déjà avancés. (S. AUGUST., *De Civit. Dei*, V. 14).

vant les ennemis, se mit luy-mesmes entre les fuyards et contrefit le couïard, affin qu'ils semblassent plustost suivre leur capitaine que fuyr l'ennemy : c'estoit abandonner sa reputation pour couvrir la honte d'autruy. Quand l'empereur¹ Charles cinquiesme passa en Provence, l'an mil cinq cens trente sept, on tient que Anthoine de Leve, voyant son maistre² resolu de ce voiage et l'estimant luy estre merueilleusement glorieux, opinoit toutefois le contraire et le desconseilloit, à cette fin que toute la gloire et honneur de ce conseil en fust attribué à son maistre, et qu'il fust dict son bon advis et sa prevoiance avoir esté telle que, contre l'opinion de tous, il eust mis à fin une si belle entreprinse : qui estoit l'honorer à ses despens. Les ambassadeurs thraciens, consolans Archileodine, mere de Brasidas, de la mort de son fils, et le haut-louans jusques à dire qu'il n'avoit pas³ laissé son pareil, elle refusa cette louange privée et particuliere pour la rendre au public : « Ne me dites pas cela, fit-elle, je sçay que la ville de Sparte a plusieurs citoyens plus grands et plus vaillans qu'il n'estoit ». En la bataille de Crecy⁴, le prince de Gales, encores fort jeune, avoit l'avant-garde à conduire. Le principal effort du rencontre fut en cest endroit. Les seigneurs qui l'accompagnoient, se trouvant en dur party d'armes, mandarent au roy Edoüard de s'approcher pour les secourir. Il s'enquit de l'estat de son fils, et luy ayant esté respondu qu'il estoit vivant et à cheval : « Je luy ferois, dit-il, tort de luy aller maintenant desrober l'honneur de la victoire de ce combat qu'il a si long temps soustenu; quelque hazard qu'il y ait, elle sera toute sienne ». Et n'y voulut aller ny envoyer, sçachant, s'il y fust allé, qu'on eust dict que tout estoit perdu sans son secours, et qu'on luy eust attribué l'avantage de tout⁵.

1. Var. : *L'empereur* (mots supprimés).

2. Var. : *Voyant l'empereur*.

3. Var. : *Qu'il n'avoit point*.

4. En 1346. Voy. FROISSART, vol. I, c. 30.

5. Var. : *Tout* (mot supprimé).

toute d'autrui; il y a plus d'esloignement que du ciel à la terre: et toutefois l'aveuglement de nostre usage est tel, que nous en faisons peu ou point d'estat; là où, si nous considerons un paisan et un roy¹, il se presente soudain à nos yeux un' extreme disparité, qui ne sont differents par maniere de dire qu'en leurs chausses²: car, comme les joueurs de comédie, vous les voyez sur l'eschaffaut faire une mine de duc et d'empereur; mais, tantost après, les voylà devenus valets et crocheteurs miserables, qui est leur nayfve et originelle condition. Aussi l'empereur, duquel la pompe vous esblouit en public,

*Scilicet et grandes viridi cum luce smaragdi
Auro includuntur, teriturque thalassina vestis
Assidue, et Veneris sudorem exercita potat³,*

voyez le derriere le rideau, ce n'est rien qu'un homme commun, et à l'aventure plus vil que le moindre de ses subjects⁴. La couârdise, l'irresolution, l'ambition, le despit et l'envie l'agitent comme un autre:

*Non enim gazæ, neque consularis
Summovet lictor, miseros tumultus
Mentis et curas laqueata circum
Tecta volantes⁵;*

1. Var. : Un noble et un villain, un magistrat et un homme privé, un riche et un pauvre.

2. Var. : En Thrace, le roy estoit distingué de son peuple d'une plaisante maniere et bien r'encherie. Il avoit une religion à part, un dieu tout à luy, qu'il n'appartenoit à ses subjects d'adorer, c'estoit Mercure; et luy, dedaignoit les leurs, Mars, Bacchus, Diane. Ce ne sont pourtant que peintures qui ne font aucune dissemblance essentielle.

3. Parce que brillent sur lui, enchâssées dans l'or, de grosses émeraudes de la plus belle eau, et parce qu'il est paré de magnifiques habits couleur vert de mer, lesquels il a bientôt fait de souiller dans les orges et dans de honteux plaisirs. (LUCRÈCE, IV, 4123).

4. Var. : *Ille beatus introrsum est, istius bracteata felicitas est*(1).

5. Ni les trésors, ni les faisceaux consulaires ne chassent les inquiétudes et les soucis qui voltigent sous les lambris dorés. (HORACE, *Od.*, II, XVI, 9).

(1) Le bonheur du sage est en lui-même; tout autre bonheur est superficiel. (SÈNÈQUE, *Epist.*, 115).

et le soing et la crainte le tiennent à la gorge au milieu de ses armées.

*Re veraque metus hominum, curæque sequaces,
Nec metuunt sonitus armorum, nec fera tela ;
Audacterque inter reges rerumque potentes
Versantur, neque fulgorem reverentur ab auro¹.*

La fièvre, la migraine et la goutte l'espargnent elles non plus que nous ? Quand la vieillesse luy sera sur les espauls, les archiers de sa garde l'en deschargeront ils ? Quand la frayeur de la mort le transira, se r'assurera il par l'assistance des gentilshommes de sa chambre ? Quand il sera en jalousie et caprice, nos bonnêtades le remettront elles ? Ce ciel de lict de velours², tout enflé d'or et de perles, n'a aucune vertu à rappaiser les tranchées d'une verte colique.

*Nec calidæ citius decedunt corpore febres,
Textilibus si in picturis ostroque rubenti
Jacteris, quam si plebeia in veste cubandum est³.*

Les flateurs du grand Alexandre luy faisoient à croire qu'il estoit fils de Jupiter. Un jour, estant blessé, regardant escouler le sang de sa plaie : « Et bien, qu'en dites vous ? fit-il, est-ce pas icy un sang vermeil et purement humain ? Il n'est pas de la façon de celuy⁴ que Homere fait escouler de la playe des dieux ». Hermodorus le poëte avoit fait des vers en l'honneur d'Antigonus, où il l'appelloit fils du Soleil ; et luy au contraire : « Celuy, dit-il, qui vuide ma chaize percée sçait bien qu'il n'en est rien ». C'est un homme pour tous potages ; et si de soy-mesmes c'est un homme mal né, l'empire de l'univers ne le sçauroit rabiller.

1. A la vérité, les craintes et les soucis, inséparables de l'homme, ne s'effrayent point du fracas des armes ; ils fréquentent hardiment à la cour des rois et n'ont aucun respect pour l'éclat qui environne le trône. (LUCRÈCE, II, 47).

2. Var. : *De velours* (mots supprimés).

3. La fièvre brûlante ne vous quittera pas plus tôt si vous êtes étendu dans la pourpre et parmi les broderies que si vous gisez sur le grabat du plébéien. (LUCRÈCE, II, 34).

4. Var. : Il n'est pas de la *trampe* de celuy.

homme d'entendement d'avoir une vingtaine de contre-rolleurs à sa chaise percée, ny que les services d'un homme qui a dix mille livres de rente, ou qui a pris Casal, ou defendu Siene, luy soyent plus commodes et acceptables que d'un bon valet et bien experimenté. Les avantages principesques sont quasi avantages imaginaires : chaque degré de fortune a quelque image de principauté. Cæsar appelle royetelets tous les seigneurs ayant justice en France de son temps ¹. De vray, sauf le nom de Sire, on va bien avant avec nos roys. Et voyez aux provinces esloignées de la cour, nommons Bretagne pour exemple, le train, les subjects, les officiers, les occupations, le service et cerimonie d'un seigneur retiré et casanier, nourry entre ses valets, et voyez aussi le vol de son imagination, il n'est rien plus royal : il oyt parler de son maistre une fois l'an, comme du roy de Perse, et ne le recognoit que par quelque vieux cousinage que son secretaire tient en registre. A la verité, nos loix sont libres assez, et le pois de la souveraineté ne touche un gentilhomme françois à peine deux fois en sa vie. La subjection essentielle et effectuelle ne regarde d'entre nous que ceux qui s'y convient et qui ayment à s'honorer et enrichir par tel service : car qui se veut tapir en son foyer, et sçait conduire sa maison sans querelle et sans procès, il est aussi libre que le duc de Venise ².

Mais sur tout Hieron faict cas dequoy il se voit privé de toute amitié et société mutuelle, en laquelle consiste le plus parfait et doux fruict de la vie humaine. Car quel tesmoignage d'affection et de bonne volonté puis-je tirer de celuy qui me doit, veuille il ou non, tout ce qu'il peut ? Puis-je faire estat de son humble parler et courtoise reverence, veu qu'il n'est pas en luy de me la refuser ? L'honneur que nous recevons de ceux qui nous craignent, ce n'est pas

1. Voy. *de Bello gall.*, VI, 23. Montaigne applique ici aux Gaulois ce que César a dit des Germains.

2. Var. : *Paucos servitus, plures servitutum tenent* (1).

(1) Peu d'hommes sont enchaînés à la servitude, beaucoup s'y enchaînent. (SÉNÈQUE, *Epist.*, 22).

honneur; ces respects se doivent à la royauté, non à moy.

*Maximum hoc regni bonum est,
Quod facta domini cogitur populus sui
Quam ferre tam laudare*¹.

Vois-je pas le meschant, le bon roy, celui qu'on haït, celui qu'on ayme, autant en a l'un que l'autre: de mesmes apparences, de mesme cerimonie estoit servy mon predecesseur et le sera mon successeur. Si mes subjects ne m'offencent pas, ce n'est tesmoignage d'aucune bonne affection: pourquoy le prendray-je en cette part-là, puis qu'ils ne pourroient quand ils voudroient? Nul ne me suit pour l'amitié qui soit entre luy et moy, car il ne s'y sçauroit coudre amitié où il y a si peu de relation et de correspondance. Ma hauteur m'a mis hors du commerce des hommes; il y a trop de disparité et de disproportion. Ils me suivent par contenance et par coustume ou pour en tirer leurs aggrandissemens et commoditez particulieres; tout ce qu'ils me dient, tout ce qu'ils me font, ce n'est que fard et piperie, leur liberté estant toute bridée² par la grande puissance que j'ay sur eux. Je ne voy rien autour de moy que couvert et masqué.

Ses courtisans louoient un jour Julien l'empereur de faire bonne justice: « Je m'enorgueillirois volontiers, dict-il, de ces louanges, si elles venoient de personnes qui ozassent accuser ou mesloüer mes actions contraires, quand elles y seroient ».

Toutes les vraies commoditez qu'ont les princes leur sont communes avec les hommes de moyenne fortune; c'est à faire aux dieux de monter des chevaux aislez et se paistre d'ambrosie. Ils n'ont point d'autre sommeil et d'autre appetit que le nostre; leur acier n'est pas de meilleure trempe

1. Le plus grand avantage de la royauté, c'est que le peuple est obligé non seulement de souffrir, mais encore de louer les actions du maître. (SÈNÈQUE, *Thyest.*, act. II, sc. I, v. 30).

2. Var.: Ils me suivent par contenance et par coustume, ou *plustost que moy ma fortune, pour en accroistre la leur*; tout ce qu'ils me disent et font, ce n'est que *fard*, leur liberté estant *bridée de toutes parts*.

CHAPITRE XLIV

Du Dormir.

La raison nous ordonne bien d'aller tousjours mesme chemin, mais non toutesfois mesme train; et ores que le sage ne doit donner aux passions humaines de se fourvoyer de la droicte carriere, il peut bien, sans interest de son devoir, leur quitter aussi d'en haster ou retarder son pas, et ne se planter comme un colosse immobile et impassible. Quand la vertu mesme seroit incarnée, je croy que le poux luy battrait plus fort, allant à l'assaut qu'allant dîner : voire il est necessaire qu'elle s'eschauffe et s'esmeuve. A cette cause, j'ay remarqué, pour chose rare, de voir quelquefois les grands personnages, aux plus hautes entreprises et importants affaires, se tenir si entiers en leur assiette que de n'en accourcir pas seulement leur sommeil. Alexandre le Grand, le jour assigné à cette furieuse bataille contre Darius, dormit si profondement et si haute matinée que Parmenion fut contraint d'entrer en sa chambre, et, approchant de son lit, l'appeler deux ou trois fois par son nom pour l'esveiller, le temps d'aller au combat le pressant. L'empereur Othon ayant resolu de se tuer, cette mesme nuit, après avoir mis ordre à ses affaires domestiques, partagé son argent à ses serviteurs et affilé le tranchant d'une espée dequoy il se vouloit donner, n'attendant plus qu'à sçavoir si chacun de ses amis s'estoit retiré en seureté, se print si profondement à dormir que ses valets de chambre l'entendoient ronfler. La mort de cet empereur a beaucoup de choses pareilles à celle du grand Caton, et mesme cecy : car Caton estant prest à se deffaire, cependant qu'il attendoit qu'on luy rapportast nouvelles si les senateurs qu'il faisoit retirer s'estoient eslargis du port d'Utique, se mit si fort à dormir qu'on l'oyoit souffler de la chambre voisine; et celuy qu'il avoit envoyé vers le port l'ayant esveillé pour luy dire que la tourmente empeschoit les senateurs de faire

voile à leur aise, il y en renvoya encore un autre, et se r'enfonçant dans le lict se remit encore à sommeiller jusques à ce que ce dernier l'assura de leur partement. Encore avons nous dequoy le comparer au faict d'Alexandre, en ce grand et dangereux orage qui le menassoit par la sedition du tribun Metellus, voulant publier le decret du rappel de Pompeius dans la ville avecques son armée, lors de l'émotion de Catilina ; auquel decret Caton seul insistoit, et en avoient eu Metellus et luy de grosses paroles et grandes menasses au Senat. Mais c'estoit au lendemain, en la place, qu'il falloit venir à l'exécution, où Metellus, outre la faveur du peuple et de Cæsar, conspirant lors aux avantages de Pompeius, se devoit trouver accompagné de force esclaves estrangiers et escrimeurs à outrance, et Caton fortifié de sa seule constance : de sorte que ses parens, ses domestiques et beaucoup de gens de bien en estoyent en grand soucy, et en y eut qui passerent la nuit ensemble sans vouloir reposer, ny boire, ny manger, pour le dangier qu'ils luy voyoient préparé ; mesme sa femme et ses sœurs ne faisoient que pleurer et se tourmenter en sa maison : là où luy, au contraire, reconfortoit tout le monde ; et, après avoir souppé comme de coustume, s'en alla coucher et dormir de fort profond sommeil jusques au matin, que l'un de ses compagnons au Tribunat le vint esveiller pour aller à l'escarmouche. La connoissance que nous avons de la grandeur de courage de ces trois hommes par le reste de leur vie nous peut faire juger en toute seureté que cecy leur partoit d'une ame si loing enlevée au dessus de tels accidents qu'ils n'en daignoient entrer en émotion, non plus que d'accidens ordinaires¹.

En la bataille navale que Augustus gagna contre Sextus Pompeius, en Sicile, sur le point d'aller au combat, il se

1. Var. : La connoissance que nous avons de la grandeur de courage de *cet homme* par le reste de *sa* vie nous peut faire juger en toute seureté que cecy *luy* partoit d'une ame si loing *estevée* au dessus de tels accidents qu'il n'en *daignoit* entrer en *cervelle*, non plus que d'accidens ordinaires.

il la chassa soudain, mais en amanda tout le reste de sa vie; et qu'en consideration de ce miracle, il fut basti, en la place où estoit la maison de ce jeune homme, une chapelle au nom de nostre Dame, et, depuis, l'eglise que nous y voyons¹.

Item, dira pas² la posterité que nostre reformation d'aujourd'huy ait esté delicate et exacte, de n'avoir pas seulement combatu les erreurs et les vices et rempli le monde de devotion, d'humilité, d'obeïssance, de paix et de toute espece de vertu, mais d'avoir passé jusque à combattre ces anciens noms de nos baptesmes, Charles, Loys, François, pour peupler le monde de Mathusalem, Ezechiel, Malachie, beaucoup mieux sentans de la foy? Un gentil'homme mien voisin, estimant les commoditez du vieux temps au pris du nostre, n'oubloit pas de mettre en conte la fierté et magnificence des noms de la noblesse de ce temps³, Don Grumedan, Quedragan, Agesilan; et qu'à les ouïr seulement sonner, il se sentoît qu'ils avoyent esté bien autres gens que Pierre, Guillot et Michel.

Item, je sçay bon gré à Jacques Amiot d'avoir laissé, dans le cours d'un' oraison françoise, les noms latins tous entiers, sans les bigarrer et changer pour leur donner une cadence françoise. Cela sembloit un peu rude au commencement, mais des-jà l'usage par le credit de son *Plutarque* nous en a osté toute l'estrangeté. J'ay souhaité souvent que ceux qui escrivent les histoires en latin nous laissassent nos noms tous tels qu'ils sont: car, en faisant de Vaudemont *Vallemontanus* et les metamorphosant pour les garber à la grecque ou à la romaine, nous ne sçavons où nous en sommes et en perdons la connoissance.

1. Var.: Cette correction, voyelle et auriculaire, devotieuse, tira droict à l'ame. Cette autre suivante, de mesme genre, s'insinua par les sens corporels: Pythagoras, estant en compagnie de jeunes hommes, lesquels il sentit complotter, eschauffez de la feste, d'aller violer une maison pudique, commanda à la menestriere de changer de ton; et par une musique poissante, severe et spondaïque, enchantâ tout doucement leur ardeur et l'endormit.

2. Var.: Item, *ne* dira pas.

3. Var.: De ce temps là.

Pour clorre nostre conte, c'est un vilain usage, et de tres-mauvaise consequence en nostre France, d'appeler chacun par le nom de sa terre et seigneurie, et la chose du monde qui faict plus mesler et mesconnoistre les races. Un capdet de bonne maison, ayant eu pour son appanage une terre sous le nom de laquelle il a esté connu et honoré, ne peut honnestement l'abandonner ; dix ans après sa mort, la terre s'en va à un estrangier qui en faict de mesmes : devinez où nous sommes de la connoissance de ces hommes. Il ne faut pas aller querir d'autres exemples que de nostre maison royale, où autant de partages, autant de surnoms : cependant l'originel de la tige nous est eschappé. Il y a tant de liberté en ces mutations que, de mon temps, je n'ay veu personne eslevé par la fortune à quelque grandeur extraordinaire, à qui on n'ait attaché incontinent des titres genealogiques nouveaux et ignorez à son pere, et qu'on n'ait anté en quelque illustre tige ; et, de bonne fortune, les plus obscures familles sont plus idoynes à falsification. Combien avons nous de gentils-hommes en France qui sont de royale race selon leurs comptes ? Plus, ce croys-je, que d'autres. Fut-il pas dict de bonne grace par un de mes amys ? Ils estoient plusieurs assemblez pour la querelle d'un seigneur contre un autre, lequel autre avoit à la verité quelque prerogative de titres et d'alliances eslevées au dessus de la commune noblesse. Sur le propos de cette prerogative, chacun, cherchant à s'egaler à luy, alleguoit, qui un' origine, qui un' autre, qui la ressemblance du nom, qui des armes, qui une vieille pancarte domestique ; et le moindre se trouvoit arriere fils de quelque roy d'outremer. Comme ce fut à disner, cettuy cy, au lieu de prendre sa place, se recula en profondes reverences, suppliant l'assistance de l'excuser de ce que par temerité il avoit jusques lors vescu avec eux en compaignon ; mais qu'ayant esté nouvellement informé de leurs vieilles qualitez, il commençoit à les honorer selon leurs degrez, et qu'il ne luy appartenoit pas de se seoir parmy tant de princes. Après sa farce, il leur dict mille injures : « Contentez-vous, de par Dieu ! de

l'effect d'un esprit precipiteux et insatiable de ne sçavoir mettre fin à sa convoitise; que c'est abuser des faveurs de Dieu, de leur vouloir faire perdre la mesure qu'il leur a prescrite, et que de se rejeter au dangier après la victoire, c'est la remettre encore un coup à la mercy de la fortune; que l'une des plus grandes sageses en l'art militaire, c'est de ne pousser son ennemy au desespoir. Sylla et Marius, en la guerre sociale, ayant defaict les Marses, en voyant encore une troupe de reste qui par desespoir se revenoient jeter à eux comme bestes furieuses, ne furent pas d'avis de les attendre. Si l'ardeur de monsieur de Foix ne l'eust emporté à poursuivre trop asprement les restes de la victoire de Ravenne, il ne l'eust pas souillée de sa mort. Toutesfois encore servit la recente memoire de son exemple à conserver monsieur d'Anguien de pareil inconvenient à Serisoles. Il faict dangereux assaillir un homme à qui vous avez osté tout autre moyen d'eschaper que par les armes: car c'est une violente maistresse d'escole que la nécessité¹:

Vincitur² haud gratis jugulo qui provocat hostem³.

Clodomire, roy d'Aquitaine, après sa victoire, poursuyvant Gondemar, roy de Bourgogne, vaincu et fuyant, le força de tourner teste; mais son opiniatreté luy osta le fruit de sa victoire, car il y mourut.

Pareillement, qui auroit à choisir, ou de tenir ses soldats richement et somptueusement armez, ou armez seulement pour la nécessité, il se presenteroit en faveur du premier party, duquel estoit Sertorius, Philopœmen, Brutus, Cæsar

1. Var.: *Gravissimi sunt morsus irritatæ necessitatis* (1).

2. Qui défila la mort n'est pas vaincu sans qu'il en coûte au vainqueur. (LUCAIN, IV, 275).

3. Var.: Voylà pourquoy Pharax empescha le roy de Lacedemone, qui venoit de gagner la journée contre les Mantinéens, de n'aller affronter mille Argiens qui estoient eschappez entiers de sa desconfiture, ains les laisser couler en liberté pour ne venir à essayer la vertu picquée et despittée par le malheur.

(1) Rien de plus âgu que les morsures de la nécessité. (PORCIUS LATRO, de la Déclatation).

et autres, que c'est tousjours un éguillon d'honneur et de gloire au soldat de se voir paré, et un' occasion de se rendre plus obstiné au combat, ayant à sauver ses armes comme ses biens et heritages¹. Mais il s'offriroit aussi, de l'autre part, qu'on doit plustost oster au soldat le soing de se conserver que de le luy accroistre ; qu'il craindra par ce moyen doublement à se hasarder : joint que c'est augmenter à l'ennemy l'envie de la victoire par ces riches despouilles ; et a l'on remarqué que d'autres fois cela encouragea merveilleusement les Romains à l'encontre des Samnites. Car² Antiochus montrant à Hannibal l'armée qu'il preparoit contr'eux, pompeuse et magnifique en toute sorte d'equipage, et luy demandant ainsi³ : « Les Romains se contenteront ils de cette armée ? — S'ils s'en contenteront ? » respondit-il ; vrayement, c'est mon⁴, pour avares qu'ils soyent ». Licurgus defendoit aux siens non seulement la sumptuosité en leur equipage, mais encore de despouiller leurs ennemis vaincus, voulant, disoit-il, que la pauvreté et frugalité reluisist avec le reste de la bataille.

Aux sieges et ailleurs, où l'occasion nous approche de l'ennemy, nous donnons volontiers licence aux soldats de le braver, desdaigner et injurier de toutes façons de reproches, et non sans apparence de raison. Car ce n'est pas faire peu de leur oster toute esperance de grace et de composition, en leur representant qu'il n'y a plus ordre de l'attendre de celui qu'ils ont si fort outragé, et qu'il ne reste remede que de la victoire. Si est-ce qu'il en mesprit à Vitellius : car, ayant affaire à Othon, plus foible en valeur de soldats, desaccoustumez de longue main du faict de la guerre et amollis par les delices de la ville, il les agassa tant en fin par ses paroles picquantes, leur reprochant leur pusillanimité et le

1. Var.: Raison, dit Xenophon, pourquoy les Asiatiques menoyent en leurs guerres femmes, concubines, avec leurs joyaux et richesses plus cheres.

2. Var.: *Car* (mot supprimé).

3. Var.: *Ainsi* (mot supprimé).

4. Var.: Vrayement *oui*.

Mais, à le bien prendre, il semble que nos conseils et deliberations en dépendent bien autant, et que la fortune n'est pas plus incertaine et temeraire que nos discours ¹.

CHAPITRE XLVIII

Des Destriers.

Me voicy devenu grammairien, moy qui n'apprins jamais langue que par routine, et qui ne sçay encore que c'est d'adjectif, conjunctif et d'ablatif. Il me semble avoir ouy dire que les Romains avoient des chevaux qu'ils appelloient *funales* ou *dextrarios* ², qui se menoient à dextre ou à relais, pour les prendre tous frez au besoin : et de là vient que nous appelons *destriers* les chevaux de service. Et nos romans disent ordinairement *adestrer* pour *accompagner*. Ils appeloient aussi *desultorios equos* ³, des chevaux qui estoient dressez de façon que, courans de toute leur roideur, accouplez costé à costé ⁴ l'un de l'autre, sans bride, sans selle, les gentils-hommes romains, voire tous armez, au milieu de la course, se jettoient et rejettoient de l'un à l'autre ⁵. On

1. Var. : Et que la fortune engage en son trouble et incertitude aussi nos discours. Nous raisonnons hazardeusement et temerairement, dit Timæus en Platon, parce que, comme nous, noz discours ont grande participation à la temerité du hazard.

2. *Equus funalis* était le cheval de trait de gauche, celui qu'on attelait en dehors du timon. *Equus dexterior* (et non pas *dextrarius*, qui est un barbarisme, usité seulement dans le latin du moyen âge) était le cheval de main, qu'on tenait à droite. Ainsi nous lisons dans SUÉTONE, *Tibère*, c. 6, que Tibère, encore adolescent, accompagna le char d'Auguste à son triomphe d'Actium, porté sur le cheval de trait de gauche, et Marcellus, fils d'Octavie, sur celui de droite : *Dehinc pubescens Actiaco triumpho currum Augusti comitatus est, sinistriori funali equo, quum Marcellus, Octavie filius, dexteriori veheretur.*

3. Chevaux de voltige.

4. Var. : *Coste à coste.*

5. Var. : Les Numides gendarmes menoient en main un second cheval pour changer au plus chaud de la meslée : *quibus desultorum in modum, binos trahentibus equos, inter acerrimam sæpe pugnam, in recentem equum ex fesso armatis transsultare mos*

dict de Cæsar et aussi du grand Pompeius que, parmi leurs autres excellentes qualitez, ils estoient fort bons hommes de cheval ; et de Cæsar, qu'en sa jeunesse, monté à dos sur un cheval et sans bride, il luy faisoit prendre carriere, les mains tournées derriere le dos. Comme nature a voulu faire de ce personnage et d'Alexandre deux miracles en l'art militaire, vous diriez qu'elle s'est aussi efforcée à les armer extraordinairement : car chacun sçait du cheval d'Alexandre, Bucefal, qu'il avoit la teste retirant à celle d'un toreau, qu'il ne se souffroit monter à personne qu'à son maistre, ne peut estre dressé que par luy mesme, fut honoré après sa mort, et une ville bastie en son nom. Cæsar en avoit aussi un autre qui avoit les pieds de devant comme un homme, ayant l'ongle coupée en forme de doigts, lequel ne peut estre monté ny dressé que par Cæsar, qui dédia son image après sa mort à la déesse Venus.

Je ne démonte pas volontiers quand je suis à cheval, car

erat : tanta velocitas ipsis tamque docile equorum genus (1)!

Il se trouve plusieurs chevaux dressez à secourir leur maistre, courir sus à qui leur presente une espée nue, se jeter des pieds et des dents sur ceux qui les attaquent et affrontent ; mais il leur advient plus souvent de nuire aux amis qu'aux ennemis ; joint que vous ne les desprennez pas à vostre poste quand ils sont une fois harpez, et demeurez à la misericorde de leur combat. Il mesprint lourdement à Artibius, general de l'armée de Perse, combattant contre Onesilus, roy de Salamine, de personne à personne, d'estre monté sur un cheval façonné en cette escole, car il fut cause de sa mort, le coustillier d'Onesilus l'ayant accueilly d'une faulx entre les deux espaulles, comme il s'estoit cabré sur son maistre. Et ce que les Italiens disent qu'en la bataille de Fornuove le cheval du roy Charles se deschargea à ruades et à pennades des ennemis qui le pressoyent, qu'il estoit perdu sans cela : ce fut un grand coup de hazard, s'il est vray. Les Mammelus se vantent d'avoir les plus adroits chevaux de gensdarmes du monde ; que, par nature et par coustume, ils sont faits à cognoistre et distinguer l'ennemy sur qui il faut qu'ils se ruent de dents et de pieds, selon la voix ou signe qu'on leur fait, et pareillement à relever de la bouche les lances et dards emmy la place et les offrir au maistre selon qu'il le commande.

(1) Comme nos cavaliers qui sautent d'un cheval sur un autre, les Numides avoient coutume de mener deux chevaux à la guerre, et souvent, au fort du combat, ils se jetaient tout armés d'un cheval fatigué sur un cheval frais, tant leur agilité était grande, et tant leurs chevaux étaient dociles ! (TITE-LIVE, XXIII, 29).

un cheval dressé à se manier à toutes mains avec une baguette, la bride avallée sur ses oreilles, estoit ordinaire aux Massiliens, qui se servoient de leurs chevaux sans selle et sans bride.

*Et gens¹, quæ nudo residens Massilia dorso,
Ora levi flectit, frænorum nescia, virga².*

Le roy Alphonse³, celui qui dressa en Espagne l'ordre des chevaliers de la Bande ou de l'Escharpe, leur donna, entre autres regles, de ne monter ny mule ny mulet, sur peine d'un marc d'argent d'amende, comme je viens d'apprendre dans les *Lettres* de Guevara⁴, desquelles ceux qui les ont appellées *dorées* faisoient jugement bien autre que celui que j'en fay⁵.

Les Scythes, où la nécessité les pressoit en la guerre,

1. Les Massiliens montent leurs chevaux à nu, et, ignorants du frein, ils les dirigent avec une verge. (LUCAIN, IV, 682).

2. Var.: *Et Numidæ infræni cingunt* (1).

Equi sine frænis, deformis ipse cursus, rigida cervice et extento capite currentium (2).

3. Alphonse XI, roi de Léon et de Castille (1309 à 1350), surnommé le *Vengeur* à cause de sa grande victoire de Rio-Salado sur les Maures, qui perdirent 200.000 hommes.

4. Voy. BAYLE, au mot *Guevara*, note H.

5. *Le Courtisan* (3) dit qu'avant son temps c'estoit reproche à un gentilhomme d'en chevaucher. Les Abyssins au rebours, à mesure qu'ils sont les plus avancez près le Prettejan, leur prince, affectent, pour la dignité et pompe, de monter des grandes mules. Xenophon recite que les Assyriens tenoient tousjours leurs chevaux entravez au logis, tant ils estoient fascheux et farouches; et qu'il falloit tant de temps à les destacher et harnacher que, pour que cette longueur ne leur apportast dommage s'ils venoient à estre en desordre surprins par les ennemis, ils ne logeoient jamais en camp qui ne fust fossoyé et remparé. Son Cyrus, si grand maistre au fait de chevalerie, mettoit les chevaux de son escot, et ne leur faisoit bailler à manger qu'ils ne l'eussent gaigné par la sueur de quelque exercice.

(1) Et les Numides conduisent leurs chevaux sans frein. (VIRGILE, *Enéide*, IV, 41).

(2) Dépourvus de freins, leurs chevaux ont l'allure désagréable, le cou roide et la tête portée en avant. (TITE-LIVE, XXXV, III).

(3) Ouvrage italien publié en Italie par Balthasar Castiglione en 1528, sous le titre *del Cortegiano*.

tiroient du sang de leurs chevaux, et s'en abreuvoient et nourrissoient :

*Venit et epoto Sarmata pastus equo*¹.

Ceux de Crotte², assiégés par Metellus, se trouverent en telle disette de tout autre breuvage qu'ils eurent à se servir de l'urine de leurs chevaux³.

Ces nouveaux peuples de l'Inde, quand les Espagnols y arriverent, estimerent, tant des hommes que des chevaux, que ce fussent, ou dieux, ou animaux en noblesse au-dessus de leur nature. Aucuns, après avoir esté vaincus, venant demander paix et pardon aux hommes et leur apporter de l'or et des viandes, ne faillirent d'en aller autant offrir aux chevaux, avec une toute pareille harenque à celle des hommes, prenant leur hânnissement pour langage de composition et de trefve.

Aux Indes de deçà, c'estoit anciennement le principal et royal honneur de chevaucher un elephant, le second d'aller en coche, trainé à quatre chevaux, le tiers de monter un chameau, le dernier et plus vil degré d'estre porté ou charrié par un cheval seul⁴.

1. Et le Sarmate aussi se nourrit du sang de ses chevaux. (MARTIAL, *Spectacul. Lib.*, epig. III, v. 4).

2. Lisez « Crete ». (VALÈRE MAXIME, VII, 6, ext. 1).

3. Var. : Pour verifler combien les armées turquesques se conduisent et maintiennent à meilleure raison que les nostres, ils disent qu'outre ce que les soldats ne boivent que de l'eau et ne mangent que riz et de la chair salée mise en poudre, dequoy chacun porte aisément sur soy provision pour un mois, ils sçavent aussi vivre du sang de leurs chevaux, comme les Tartares et Moscovites, et le salent.

4. Var. : Quelcun de nostre temps escrit avoir veu en ce climat là des pais où on chevauche les bœufs avec bastines, estriers et brides, et s'estre bien trouvé de leur porture. Quintus Fabius Maximus Rutilianus, contre les Samnites, voyant que ses gents de cheval, à trois ou quatre charges, avoient failly d'enfoncer le bataillon des ennemis, print ce conseil, qu'ils debridassent leurs chevaux et brochassent à toute force des esperons, si que, rien ne les pouvant arrester, au travers des armes et des hommes renversez, ils ouvrirent le pas à leurs gens de pied, qui parfirent une tres-sanglante deffaitte. Autant en commanda Quintus Fulvius Flaccus contre les Celtiberiens : *Id cum majore vi equorum faciatis, si effrænatos in hostes equos*

Psilothro nitet, aut acida latet oblita creta ¹.

Ils aymoient à se coucher mollement, et alleguent, pour preuve de patience, de coucher sur le matelas. Ils mangeoyent couchez sur des lits, a peu prez en mesme assiete que les Turcs de nostre temps :

Inde toro pater Æneas sic orsus ab alto ².

Et dit on du jeune Caton que, depuis la bataille de Pharsale, estant entré en deuil du mauvais estat des affaires publiques, il mangea tousjours assis, prenant un train de vie plus³ austere. Ils baisoyent les mains aux grands pour les honorer et caresser ; et, entre les amis, ils s'entrebaisoyent en se saluant, comme font les Venitiens :

Gratatusque ⁴ *darem cum dulcibus oscula verbis* ⁵.

Ils mangeoyent, comme nous, le fruit à l'issue de table ⁶. Ils se torchoyent le cul (il faut laisser aux femmes cette vaine superstition des parolles) avec une esponge : voylà pourquoy *spongia* est un mot obscène en latin ; et estoit cette esponge attachée au bout d'un baston, comme tesmoigne l'histoire de celuy qu'on menoit pour estre présenté aux bestes devant le peuple, qui demanda congé d'aller à ses affaires ; et, n'ayant autre moyen de se tuer, il se fourra ce baston et esponge dans le gosier et s'en estouffa. Ils s'essuyoient le catze de laine parfumée, quand ils en avoyent fait :

1. Elle oint sa peau de vigne blanche (employée comme dépilatoire) ou l'enduit de craie détrempee dans du vinaigre. (MARTIAL, 93, 9).

2. Alors, du haut du lit où il était couché, Énée parla ainsi. (VIRGILE, *En.*, II, 2).

3. Var. : *Plus* (mot supprimé).

4. Et, te félicitant, je te donnerai des baisers avec de douces parolles. (OVIDE, *de Ponto*, IV, IX, 13).

5. Var. : Et touchoyent aux genoux pour requerir et saluer un grand. Pasiclez le Philosophe, frere de Crates, au lieu de porter la main au genouil, la porta aux genitoires. Celuy à qui il s'adressoit l'ayant rudement repoussé : « Comment ! dit-il, cette partie n'est elle pas vostre aussi bien que l'autre » ?

6. Var. : De la table.

*At tibi nil faciam, sed lota mentula lana*¹.

Il y avoit aux carrefours à Rome des vaisseaux et demy-cuves pour y apprester à pisser aux passans :

*Pusi sæpe lacum propter se ac dolia curta,
Somno devincti, credunt extollere vestem*².

Ils faisoient collation entre les repas. Et y avoit en esté des vendeurs de nege pour refrécher le vin ; et en y avoit qui se servoyent de nege en hyver, ne trouvant pas le vin encore lors assez froid. Les grands avoyent leurs eschançons et trenchans, et leurs fols pour leur donner du plaisir. On leur servoit en hyver la viande sur des foyers³ qui se portoient sur la table ; et avoyent des cuisines portatives⁴ dans lesquelles tout leur service se trainoit après eux :

*Has vobis epulas habete, lauti ;
Nos offendimur ambulante cæna*⁵.

Et en esté ils faisoient souvent, en leurs sales basses, couler de l'eau fresche et claire dans des canaus au dessous d'eux, où il y avoit force poisson en vie, que les assistans choisissoient et prenoient en la main pour le faire apres-ter chacun à son goust⁶ : car⁷ le poisson a tousjours eu ce privilege, comme il a encores, que les grans se meslent de le sçavoir aprester ; aussi en est le goust beaucoup plus exquis que de la chair, au moins pour moy. Mais, en toute sorte de magnificencé, de⁸ desbauche et d'inventions voluptueuses, de mollesse et de sumptuosité, nous faisons, à la

1. Montaigne vient de donner à entendre ce que signifie ce vers de MARTIAL, II, 58, II.

2. Souvent les petits garçons, dans leur sommeil, croient lever leur robe pour pisser dans les demi-cuves. (LUCRÈCE, IV, 1024).

3. Var. : Sur les foyers.

4. Var. : Comme j'en ay veu.

5. Gardez ces mets pour vous, riches voluptueux ; nous n'aimons pas la cuisine ambulante. (MARTIAL, VII, 48, 4).

6. Var. : Chacun à sa poste.

7. Var. : Car (mot supprimé).

8. Var. : De (mot supprimé).

tion, ne sortoit en public qu'avec un visage moqueur et riant; Heraclitus, ayant pitié et compassion ds cette mesme condition nostre, en portoit le visage continuellement atristé¹ et les yeux chargez de larmes.

Alter

Ridebat, quoties a limine moverat unum

Protuleratque pedem; flebat contrarius alter².

J'ayme mieux la premiere humeur, non par ce qu'il est plus plaisant de rire que de pleurer, mais par ce qu'elle est plus desdaigneuse, et qu'elle nous accuse³ plus que l'autre : et il me semble que nous ne pouvons jamais estre assez mespriez selon nostre merite. La plainte et la commiseration sont meslées à quelque estimation de la chose qu'on plaint ; les choses dequoy on se moque, on les estime vaines et sans pris⁴. Je ne pense point qu'il y ait tant de malheur en nous comme il y a de vanité, ny tant de malice comme de sotise : nous ne sommes pas tant pleins⁵ de mal comme d'inanité; nous ne sommes pas tant miserables⁶ comme nous sommes viles. Ainsi Diogenes, qui baguenaudoit apart soy, roulant son tonneau et hochant du nez le grand Alexandre, nous estimant trestous⁷ des mouches ou des vessies pleines de vent, estoit bien juge plus aigre et plus piquant⁸, et par consequent plus juste à mon humeur que Timon, celuy qui fut surnommé le Haisseur des hommes : car ce qu'on hait, on le prend à cœur. Cettuy-cy nous souhaitoit du mal, estoit passionné du desir de nostre ruine, fuioit nostre conversation comme dangereuse, de meschans et de nature depravée; l'autre nous estimoit si peu que nous ne pourrions ny

1. Var. : Continuellement *triste*.

2. Dès qu'ils avaient mis le pied hors de la maison, l'un riait, l'autre pleurait. (JUVÉNAL, *Sat.*, X, 28).

3. Var. : Et qu'elle nous *condamne*.

4. Var. : On les estime *sans prix*.

5. Var. : *Si* pleins.

6. Var. : *Si* miserables.

7. Var. : *Trestous* (mot supprimé).

8. Var. : Et plus *poignant*.

le troubler ny l'alterer par nostre contagion, nous laissoit de compagnie, non pour la crainte, mais pour le desdain de nostre commerce; il ne nous estimoit capables ny de bien ny de mal faire.

De mesme marque fut la responce de Statilius, auquel Brutus parla pour le joindre à la conspiration contre Cæsar: il trouva l'entreprinse juste, mais il ne trouva pas les hommes dignes pour lesquels on se mist aucunement en peine¹.

CHAPITRE LI

De la Vanité des paroles.

Un rheteur du temps passé disoit que son mestier estoit de choses petites les faire paroistre et trouver grandes. C'est un cordonnier² qui sçait faire de grands souliers à un petit pied. On luy eust fait donner le fouët en Sparte, de faire profession d'un' art piperesse et mensongere; et croy que Archidamus, qui en estoit roy, n'ouit pas sans estonnement la responce que Thucididez, auquel il s'enqueroit qui estoit plus fort à la luicte, ou Pericles ou luy: « Cela, fit-il, seroit mal-aysé à verifïer; car, quand je l'ay porté par terre en luictant, il persuade à ceux qui l'ont veu qu'il n'est pas tombé, et le gagne ». Ceux qui masquent et fardent les femmes font moins de mal; car c'est chose de peu de perte de ne les voir pas en leur naturel: là où ceux-cy font estat de tromper non pas nos yeux, mais nostre jugement, et d'abastardir et corrompre l'essence des choses. Les republicques qui se sont maintenues en un estat réglé et bien policé, comme la Cretense ou Lacedemonienne, elles n'ont pas fait grand

1. Var.: Conformement à la discipline de Hegesias, qui disoit: « Le sage ne devoir rien faire que pour soy, d'autant que seul il est digne pour qui on face »; et à celle de Theodorus « Que c'est injustice que le sage se hazarde pour le bien de son pais, et qu'il mette en peril la sagesse pour des fols ». Nostre propre condition est autant ridicule que risible.

2. Mot d'Agésilas.

portoit sa robe et un vase à faire des sacrifices ; et le plus souvent il pourtoit sa male luy mesme. Il se vançoit de n'avoir jamais eu robe qui eust cousté plus de dix escus, ny avoir envoyé au marché plus de dix sols pour un jour ; et, de ses maisons aux champs, qu'il n'en avoit aucune qui fust crepie et enduite par dehors.

Scipion Æmilianus, après deux triomphes et deux consulats, alla en legation avec sept serviteurs seulement¹. Il ne fut taxé que cinq sols et demy pour jour à Tyberius Gracchus, allant en commission pour la chose publique, estant lors le premier homme des Romains. On tient qu'Homere n'en eut jamais qu'un ; Platon, trois ; Zenon, le chef de la secte Stoique, pas un.

CHAPITRE LIII

D'un Mot de Cæsar.

Si nous nous amusions par fois à nous considerer, et le temps que nous mettons à contreroller autrui, et à connoistre les choses qui sont hors de nous, que nous l'emploisions à nous sonder nous mesmes, nous sentirions aisément combien toute cette nostre contexture est bastie de pieces foibles et defaillantes. N'est-ce pas un singulier tesmoignage d'imperfection, de² ne pouvoir r'assoir nostre contentement en aucune chose, et que par desir mesme et imagination il soit hors de nostre puissance de choisir ce qu'il nous faut ? Dequoy porte bon tesmoignage cette grande et noble³ dispute qui a toujours esté entre les philosophes pour trouver le souverain bien de l'homme, et qui dure encores et durera eternellement, sans resolution et sans accord.

1. Var.: La deuxième phrase qui suit : *On tient qu'Homere, etc.*, a été intercalée ici.

2. Var.: *De* (mot supprimé).

3. Var.: *Et noble* (mots supprimés).

*Dum abest quod avemus, id exsuperare videtur
Cætera ; post aliud, cum contigit illud, avemus,
Et sitis æqua tenet¹.*

Quoy que ce soit qui tombe en nostre connoissance et jouissance, nous sentons qu'il ne nous satisfait pas, et allons beant après les choses advenir et inconnuës, d'autant que les presentes ne nous soulent point: non pas, à mon advis, qu'elles n'ayent assez dequoy nous souler, mais c'est que nous les saisissons d'une prise malade et desreglée :

*Nam, cum vidit hic, ad victum quæ flagitat usus,
Omnia jam ferme mortalibus esse parata ;
Divitiis homines et honore et laude potentes
Affluere, atque bona natorum excellere fama ;
Nec minus esse domi cuiquam tamen anxia corda,
Atque animum infestis cogi servire querelis,
Intellexit ibi vitium vas efficere ipsum,
Omniaque illius vitio corrumpier intus
Quæ collata foris et commoda quæque venirent².*

Nostre goust³ est irresolu et incertain : il ne sçait rien tenir, ny rien jouyr de bonne façon. L'homme, estimant que ce soit le vice de ces choses⁴, se remplit et se paist d'autres choses qu'il ne sçait point et qu'il ne cognoit point, où il applique ses desirs et ses esperances, les prend en honneur et reverence, comme dict Cæsar : *Communi fit vitio naturæ ut invisit, latitantibus atque incognitis rebus magis confidamus, vehementiusque exterreamur⁵* : Il se fait, par un vice

1. Ce que nous désirons nous semble préférable à tout le reste. Avons-nous la chose rêvée, nous en désirons une autre, et notre soif est toujours insatiable. (LUCRÈCE, III, 1095).

2. Voyant que les mortels ont à peu près tout ce qui leur est nécessaire, et que cependant, avec des richesses, avec des honneurs, avec de la gloire, avec des enfants bien nés, ils n'échappent pas encore aux chagrins domestiques, et n'en sont pas moins en butte à mille agitations contraires, il comprit que tout le mal vient du vase même, qui, corrompu intérieurement, gâte tout ce qui y est versé de bon. (LUCRÈCE, VI, 9).

3. Var. : Nostre *appetit*.

4. Var. : Qu'il tient.

5. Passage du *de Bello civili*, II, 4, que Montaigne traduit après l'avoir cité.

que d'estre simple et sans aucune odeur¹ qui nous offense, comme sont celles des enfans bien sains. Voylà pourquoy, dict Plaute,

Mulier tum bene olet ubi nihil olet² ;

« la plus parfaite senteur d'une femme, c'est ne sentir à rien³, comme on dict que la meilleure odeur de ses actions, c'est qu'elles soyent insensibles et sourdes⁴. Et les bonnes senteurs estrangieres, on a raison de les tenir pour suspectes à ceux qui s'en servent, et d'estimer qu'elles soyent employées pour couvrir quelque defect naturel de ce costé-là. D'où naissent ces rencontres des poëtes anciens : « C'est puir que de⁵ sentir bon ».

*Rides nos, Coracine, nil olentes :
Malo, quam bene olere, nil olere⁶.*

Et ailleurs :

Posthume, non bene olet, qui bene semper olet⁷.

J'ayme pourtant bien fort à estre entretenu de bonnes senteurs, et hay outre mesure les mauvaises, que je tire de plus loing que tout autre :

Namque⁸ sagacius unus odoror,

1. Var. : Et la meilleure condition qu'ils ayent, c'est d'estre exempts de senteur. La douceur mesme des haleines plus pures n'a rien de plus parfait que d'estre sans aucune odeur.

2. Vers de PLAUTE, *Mostell.*, acte I, sc. III, v. 416, dont Montaigne donne la traduction.

3. Var. : La plus exquise senteur d'une femme, c'est ne sentir rien.

4. Var. : Comme on dict, etc. (passage supprimé).

5. Var. : De (mot supprimé).

6. Tu te ris de nous, Coracinus, parce que nous ne sentons rien ; j'aime mieux ne rien sentir que sentir bon. (MARTIAL, VI, LV, 4).

7. Qui sent toujours bon sent mauvais, Posthumus. (Id., II, XII, 14).

8. Je sens plus subtilement les mauvaises odeurs qu'un chien de chasse ne subodore le sanglier dans sa bauge. (HORACE, *Epod.*, XII, 4).

*Polypus, an gravis hirsutis cubet hircus in alis,
Quam canis acer ubi lateat sus¹.*

Quelque odeur que ce soit, c'est merveille combien elle s'attache à moy, et combien j'ay la peau propre à s'en abreuver. Celuy qui se plaint de nature, dequoy elle a laissé l'homme sans instrument à porter les senteurs au nez, a tort : car elles se portent elles mesmes. Mais à moy particulièrement, les moustaches, que j'ay pleines, m'en servent : si j'en approche mes gans ou mon mouchoir, la senteur² y tiendra tout unjour; elles respondent du lieu³ d'où je viens. Les estroits baisers de la jeunesse, savoureux et gourmans⁴, s'y colloyent autresfois et s'y tenoient plusieurs heures après. Et si pourtant je me trouve peu subject aux maladies populaires, qui se chargent par la conversation et qui naissent de la contagion de l'air; et me suis garanty⁵ de celles de mon temps, dequoy il y en a eu plusieurs sortes en nos villes et en noz armées⁶. Les medecins pourroient, croi-je⁷, tirer des odeurs plus d'usage qu'ils ne font : car j'ay souvent aperceu qu'elles me changent, et agissent en mes esprits selon qu'elles sont : qui me faict approuver ce qu'on dict, que l'invention des encens et parfums aux eglises, qui est⁸ si ancienne et esbandue en toutes nations et religions, regarde à cela de nous resjouir, esveiller et purifier le sens,

1. Var. : Les senteurs plus simples et naturelles me semblent plus agreables; et touche ce soing principalement les dames. En la plus espesse barbarie, les femmes Scythes, après s'estre lavées, se saupoudrent et encroustent tout le corps et le visage de certaine drogue qui naist en leur terroir, odoriferante, et, pour approcher les hommes, ayans osté ce fard, elles s'en trouvent et polies et parfumées.

2. Var. : *L'odeur.*

3. Var. : Elles *accusent le lieu.*

4. Var. : Savoureux, *gloutons et gluans.*

5. Var. : Et me suis *sauvé.*

6. Var. : On lit de Socrates que, n'estant jamais party d'Athenes pendant plusieurs recheutes de peste qui la tourmenterent tant de fois, luy seul ne s'en trouva jamais plus mal.

7. Var. : *Ce crois-je.*

8. Var. : *Qui est* (mots supprimés).

usage que d'exercer les poulmons et plaire à nos oreilles. C'est de la conscience qu'elle doit estre produite, et non pas de la langue. Ce n'est pas raison qu'on permette qu'un garçon de boutique, parmy ses vains et frivoles pansemens, s'en entretienne et s'en jouë; ny n'est certes raison de voir tracasser entre les mains de toutes personnes ¹, par une sale et par une cuysine, le saint livre des sacrez mysteres de nostre creance ². Ce n'est pas en passant et tumultuairement qu'il faut manier un estude si serieuz et venerable. Ce doibt estre une action destinée et rassise, à laquelle on doibt tousjours adjouster cette preface de nostre office, *Sursum corda*, et y apporter le corps mesme disposé en contenance, qui tesmoigne une particuliere attention et reverence ³.

Et croi d'avantage, que la liberté à chacun de le traduire, et dissiper ⁴ une parole si religieuse et importante à tant de sortes d'idiomes, a beaucoup plus de danger que d'utilité. Les Juifs, le Mahometants, et quasi tous autres, ont espousé et reverent le langage auquel originellement leurs mysteres avoyent esté conceuz; et en est defendue l'alteration et changement, non sans apparence. Sçavons nous bien qu'en Basque et en Bretagne, il y ayt des juges assez pour establir cette traduction faicte en leur langue? L'Eglise universelle n'a point de jugement plus ardu à faire, et plus solenne. En preschant et parlant, l'interpretation est va-

1. Var. : *Entre les mains de toutes personnes* (mots supprimés).

2. Var. : C'estoyent autrefois mysteres, ce sont à present desduits et esbats.

3. Var. : Ce n'est pas l'estude de tout le monde, c'est l'estude des personnes qui y sont vouées, que Dieu y appelle. Les meschans, les ignorants s'y empirent. Ce n'est pas une histoire à compter, c'est une histoire à reverer, craindre et adorer. Plaisantes gents, qui pensent l'avoir rendue maniable au peuple pour l'avoir mise en langage populaire! Ne tient-il qu'aux mots qu'ils n'entendent tout ce qu'ils trouvent par escrit? Diray-je plus? pour l'en approcher de ce peu, ils l'en reculent. L'ignorance pure et remise toute en autruy estoit bien plus salutaire et plus sçavante que n'est cette science verbale et vaine, nourrice de presumption et de temerité.

4. Var. : *Je croy aussi que la liberté à chacun de dissiper.*

gue, libre, muable, et d'une parcelle; ainsi ce n'est pas de mesme ⁴.

1. Var. : L'un de noz historiens grecs accuse justement son siecle de ce que les secrets de la religion chrestienne estoient esendus emmy la place, és mains des moindres artisans; que chacun en pouvoit debattre et dire selon son sens; et que ce nous devoit estre grande honte, nous qui, par la grace de Dieu, jouissons des purs mysteres de la pieté, de les laisser profaner en la bouche de personnes ignorantes et populaires, veu que les Gentils interdisoient à Socrates, à Platon et aux plus sages de s'enquerir et parler des choses commises aux prestres de Delphes : dit aussi que les factions des princes, sur le subject de la theologie, sont armées non de zele, mais de cholere; que le zele tient de la divine raison et justice, se conduisant ordonnément et moderément; mais qu'il se change en haine et envie, et produit, au lieu du froment et du raisin, de l'ivroye et des orties, quand il est conduit d'une passion humaine. Et, justement aussi, cet autre, conseillant l'empereur Theodose, disoit les disputes n'endormir pas tant les schismes de l'Eglise que les esveiller, et animer les heresies; que pourtant il falloit fuir toutes contentions et argumentations dialectiques, et se rapporter nuement aux prescriptions et formules de la foy establies par les anciens. Et l'empereur Andronicus (1), ayant rencontré en son palais des principaux hommes aux prises de paroles contre Lapodius sur un de noz points de grande importance, les tança jusques à menacer de les jetter en la riviere s'ils continuoient. Les enfants et les femmes en noz jours, regentent les hommes plus vieux et experimentez sur les loix ecclesiastiques, là où la premiere de celles de Platon leur deffend de s'enquerir seulement de la raison des loix civiles, qui doivent tenir lieu d'ordonnance divine; et, permettant aux vieux d'en communiquer entre eux et avec le magistrat, il adjuste : « Pourveu que ce ne soit en presence des jeunes et personnes profanes ». Un évesque a laissé par escrit (2) qu'en l'autre monde il y a une isle, que les anciens nommoient Dioscoride, commode en fertilité de toutes sortes d'arbres et fruits, et salubrité d'air, de laquelle le peuple est chrestien, ayant des eglises et des autels qui ne sont parez que de croix, sans autres images, grand observateur de jeunes et de festes, exacte paieur de dismes aux prestres, et si chaste que nul d'eux ne peut cognoistre qu'une femme en sa vie; au demeurant, si contant de sa fortune qu'au milieu de la mer il ignore l'usage des navires, et si simple que de la religion qu'il observe si soigneusement, il n'en entend un seul mot : chose incroyable à qui ne sçauroit les payens, si devots idolastres, ne cognoistre de leurs dieux que simplement le nom et la statue. L'ancien commencement de *Menalippe*, tragedie d'Euripides, portoit ainsi :

*O Juppiter ! car de toy rien sinon
Je ne cognois seulement que le nom.*

(1) Voy. NICÉTAS, II, 4, mais où il n'est pas question de Lapodius.

(2) Osorius, évêque de Silves en Algarves, auteur du livre intitulé *de Rebus gestis Emmanuelis regis Lusitaniæ*. Voy. sur la version de Montaigne les observations de Bayle, au mot *Dioscoride*, note B.

les bras et nous reçoit en son giron, pour vilains, ords et bourbeux que nous soyons et que nous ayons à estre à l'advenir. Mais encore, en recompense, la faut-il regarder de bon œuil; encore faut-il recevoir ce pardon avec action de graces, et au moins, pour cest instant que nous nous adressons à elle, avoir l'ame desplaisante de ses fautes et ennemie des concupiscences¹ qui nous ont poussez à l'offencer² :

*Immunis aram si tetigit manus,
Non sumptuosa blandior hostia,
Mollivit aversos Penates
Farre pio et saliente mica³.*

CHAPITRE LVII

De l'Aage.

Je ne puis recevoir la façon dequoy nous établissons la durée de nostre vie. Je voy que les sages l'acoursissent bien fort au pris de la commune opinion. « Comment ! dict le jeune Caton à ceux qui le vouloyent empescher de se tuer⁴, suis-je à cette heure en aage où l'on me puisse reprocher d'abandonner trop tost la vie » ? Si n'avoit il que quarante et huit ans. Il estimoit cet aage là bien meur et bien avancé, considerant combien peu d'hommes y arrivent. Et ceux qui se consolent en ce que⁵ je ne sçay quel cours, qu'ils nomment naturel, promet quelques années au delà, ils le pourroient faire, s'ils avoient privilege qui les exemptast d'un si grand nombre d'accidents ausquels chacun de nous est

1. Var.: Et ennemie des *passions*.

2. Var.: Ny les dieux ny les gens de bien, dict Platon, n'acceptent le present d'un meschant.

3. La main innocente qui touche l'autel apaise aussi sûrement les dieux irrités avec un simple gâteau de farine et quelques grains de sel que par l'immolation de riches victimes. (HORACE, *Od.*, III, XXIII, 47).

4. Voy. PLUTARQUE, *Vie de Caton d'Utique*, c. 20.

5. Var.: Et ceux qui s'entretiennent de ce que.

en bute par une naturelle subjection, qui peuvent interrompre ce cours qu'il se promettent. Quelle resverie est-ce de s'attendre de mourir d'une defaillance de forces que l'extreme vieillesse apporte, et de se proposer ce but à nostre durée? veu que c'est la façon de mort¹ la plus rare de toutes et la moins en usage? Nous l'apellons seule naturelle, comme si c'estoit contre nature de voir un homme se rompre le col d'une cheute, s'estoufer d'un naufrage, se laisser surprendre à la peste ou à une pleuresie, et comme si nostre condition ordinaire ne nous presentoit point² à tous ces inconveniens. Ne nous flatons pas de ces beaux mots : on doit, à l'aventure, appeller plustost naturel ce qui est general, commun et universel.

Mourir de vieillesse, c'est une mort rare, singuliere et extraordinaire, et d'autant moins naturelle que les autres; c'est la derniere et extreme sorte de mourir : plus elle est esloignée de nous, d'autant elle est moins esperable. C'est bien la borne au delà de laquelle nous n'irons pas, et que la loy de nature a prescript pour n'estre point outrepassée; mais c'est un sien rare privilege de nous faire durer jusques là. C'est une exemption qu'elle donne par faveur particuliere à un seul en l'espace de deux ou trois siecles, le deschargeant des traverses et difficultez qu'elle a jetté entre deux en cette longue carriere. Par ainsi, mon opinion est de regarder que l'aage auquel nous sommes arrivez, c'est un aage auquel peu de gens arrivent. Puis que d'un train ordinaire les hommes neviennent pas jusques là, c'est signe que nous sommes bien avant, et puis que nous avons passé les limites accoustumez, qui est la vraye mesure de nostre vie, nous ne devons esperer d'aller guiere outre. Ayant eschappé tant d'occasions de mourir où nous voyons trebucher le monde, nous devons reconnoistre qu'une fortune extraordinaire comme celle-là qui nous maintient, et hors de l'usage commun, ne nous doit guiere durer.

1. Var.: Que c'est l'espece de mort.

2. Var.: *Poinct* (mot supprimé).

TABLE DU TOME PREMIER

NOTICE SUR MONTAIGNE.....	1
AU LECTEUR.....	3
LIVRE PREMIER	
CHAPITRE PREMIER. — Par divers moyens on arrive à pareille fin.....	5
CHAPITRE II. — De la Tristesse.....	10
CHAPITRE III. — Nos affections s'emporent au delà de nous.....	14
CHAPITRE IV. — Comme l'ame discharge ses passions sur des objets faux quand les vrais luy defaillent.....	21
CHAPITRE V. — Si le chef d'une place assiegée doit sortir pour parlementer.....	25
CHAPITRE VI. — L'heure des parlemens dangereuse.....	28
CHAPITRE VII. — Que l'intention juge nos actions.....	30
CHAPITRE VIII. — De l'Oisiveté.....	32
CHAPITRE IX. — Des menteurs.....	34
CHAPITRE X. — Du Parler prompt ou tardif.....	40
CHAPITRE XI. — Des Prognostications.....	42
CHAPITRE XII. — De la Constance.....	47
CHAPITRE XIII. — Ceremonie de l'entreveuë des roys.....	49
CHAPITRE XIV. — Que le goust des biens et des maux depend en bonne partie de l'opinion que nous en avons.....	51
CHAPITRE XV. — On est puny pour s'opiniastres à une place sans raison.....	74
CHAPITRE XVI. — De la Punition de la couardise.....	75
CHAPITRE XVII. — Un traict de quelques ambassadeurs..	77
CHAPITRE XVIII. — De la Peur.....	81
CHAPITRE XIX. — Qu'il ne faut juger de nostre heur qu'après la mort.....	83
CHAPITRE XX. — Que philosopher, c'est apprendre à mourir.....	87
CHAPITRE XXI. — De la Force de l'imagination.....	106
CHAPITRE XXII. — Le profit de l'un est dommage de l'autre.....	117

CHAPITRE XXIII. — De la Coustume, et de ne changer aisément une loy receüe.....	118
CHAPITRE XXIV. — Divers evenemens de mesme conseil...	136
CHAPITRE XXV. — Du Pedantisme.....	148
CHAPITRE XXVI. — De l'Institution des enfans.....	162
CHAPITRE XXVII. — C'est folie de rapporter le vray et le faux à nostre suffisance.....	203
CHAPITRE XXVIII. — De l'Amitié.....	208
CHAPITRE XXIX. — Vingt et neuf sonnets d'Estienne de la Boetie.....	223
CHAPITRE XXX. — De la Moderation.....	234
CHAPITRE XXXI. — Des Cannibales.....	241
CHAPITRE XXXII. — Qu'il faut sobrement se mesler de juger des ordonnances divines.....	257
CHAPITRE XXXIII. — De fuir les voluptez au pris de la vie.	260
CHAPITRE XXXIV. — La fortune se rencontre souvent au train de la raison.....	262
CHAPITRE XXXV. — D'un defect de nos polices.....	266
CHAPITRE XXXVI. — De l'Usage de se vestir.....	267
CHAPITRE XXXVII. — Du jeune Caton.....	271
CHAPITRE XXXVIII. — Comme nous pleurons et rions d'une mesme chose.....	276
CHAPITRE XXXIX. — De la Solitude.....	280
CHAPITRE XL. — Consideration sur Ciceron.....	293
CHAPITRE XLI. — De ne communiquer sa gloire.....	299
CHAPITRE XLII. — De l'Inégalité qui est entre nous.....	303
CHAPITRE XLIII. — Des Loix somptuaires.....	315
CHAPITRE XLIV. — Du Dormir.....	318
CHAPITRE XLV. — De la Bataille de Dreux.....	320
CHAPITRE XLVI. — Des Noms.....	322
CHAPITRE XLVII. — De l'Incertitude de nostre jugement..	328
CHAPITRE XLVIII. — Des Destriers.....	336
CHAPITRE XLIX. — Des coustumes anciennes.....	345
CHAPITRE L. — De Democritus et Heraclitus.....	351
CHAPITRE LI. — De la vanité des paroles.....	355
CHAPITRE LII. — De la Parsimonie des anciens.....	359
CHAPITRE LIII. — D'un mot de Cæsar.....	360
CHAPITRE LIV. — Des Vaines Subtilitez.....	362
CHAPITRE LV. — Des Senteurs.....	365
CHAPITRE LVI. — Des Prieres.....	368
CHAPITRE LVII. — De l'Aage.....	378

EXTRAIT DU CATALOGUE GÉNÉRAL
 DE LA
 LIBRAIRIE ERNEST FLAMMARION
 PARIS, 26, Rue Racine, 26, PARIS

COLLECTION IN-18 JÉSUS

Les Meilleurs Auteurs Classiques

Français et Étrangers

à 95 centimes le volume broché

Relié toile : 1 fr. 75

VOLUMES PARUS

ARISTOPHANE, THÉÂTRE	2 vol.
BEAUMARCHAIS, THÉÂTRE	1 vol.
BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, PAUL ET VIRGINIE	1 vol.
BOCCACE, LE DÉCAMÉRON	2 vol.
BOILEAU, ŒUVRES POÉTIQUES ET EN PROSE	1 vol.
BOSSUET, ORAISONS FUNÈRES	1 vol.
— DISCOURS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE	1 vol.
BRANTOME, LES DAMES GALANTES	1 vol.
CAMOENS, LES LUSIADES	1 vol.
CASANOVA (JACQUES), MÉMOIRES	6 vol.
CÉSAR (JULES), COMMENTAIRES SUR LA GUERRE DES GAULES	1 vol.
CHATEAUBRIAND, ATALA, RENÉ, LE DERNIER ABENCÉRAGE	1 vol.
— GÉNIE DU CHRISTIANISME	2 vol.
COMTE (AUGUSTE), PHILOSOPHIE POSITIVE	
— — I. — MATHÉMATIQUES. — ASTRONOMIE	1 vol.
— — II. — PHYSIQUE. — CHIMIE. — BIOLOGIE	1 vol.
CORNEILLE, THÉÂTRE	2 vol.
DANTE, LA DIVINE COMÉDIE	1 vol.
DESCARTES, DISCOURS DE LA MÉTHODE, MÉDITATIONS MÉTAPHYSIQUES	1 vol.
DIDEROT, LA RELIGIEUSE ; LE NEVEU DE RAMEAU	1 vol.
ESCHYLE, THÉÂTRE	1 vol.
FÉNÉLON, TÉLÉMAQUE	1 vol.
— ÉDUCATION DES FILLES ; LETTRE A L'ACADÉMIE	1 vol.
FOË (DANIEL DE), ROBINSON CRUSOË	1 vol.
GOËTHE, WERTHER, FAUST, HERMANN ET DOROTHÉE	1 vol.
HOMÈRE, ILLADE	1 vol.
— ODYSSEE	1 vol.

N^{os}

406. HAILLY (G. D') . . . Un cœur d'or.
 9. HALT (M^{me} ROBERT). Hist. d'un Petit Homme (ouvr. cour.).
 76. — Brave Garçon.
 91. — La Petite Lazare.
 417. — Battu par des Demoiselles.
 68. HAMILTON. . . . Mémoires du Chevalier de Grammont.
 558. HÉGÉSIPPE MOREAU. . Le Myosotis.
 478. HEINE (HENRI). . . . Le Tambour Le Grand.
 555. HENNIQUE (LÉON). . . Benjamin Rozes.
 87. HEPP (A.). . . . L'Amie de Madame Alice.
 295. HOFFMANN Contes fantastiques.
 41. HOUSSAYE (ARSÈNE) . Lucia.
 61. — Madame Trois-Etoiles.
 119. — Les Larmes de Jeanne.
 142. — La Confession de Caroline.
 187. — Julia.
 435. — Mil: de La Vallière et Mme de Montespan.
 245. HUCHER (F.) La Belle Madame Pajol.
 407. — Œuvre de Chair.
 HUGO (VICTOR) . . . La Légende du Beau Pécopin.
 15. JACOLLIOT (L.) . . . Voyage aux Pays Mystérieux.
 56. — Le Crime du Moulin d'Usor.
 67. — Vengeance de Forçats.
 200. — Les Chasseurs d'Esclaves.
 247. — Voyage sur les rives du Niger.
 261. — Voyage au pays des Singes.
 445. — Fakirs et Bayadères.
 81. JANIN (JULES). . . . L'Ane mort.
 286. — Contes.
 294. — Nouvelles.
 97. JOGAND (M.). . . . L'Enfant de la Folle.
 405. LACOUR (PAUL) . . . Le diable au corps.
 592. LAFARGUE (FERNAND). Les Ciseaux d'Or.
 408. — Les Amours passent...
 445. — La fausse piste.
 467. — Fin d'Amour.
 485. — Dette d'honneur.
 515. LA FONTAINE Contes.
 284. LANO (PIERRE DE). . Jules Fabien.
 545. LAPAUZE (HENRY) . . De Paris au Volga (couronné).
 572. LA QUEYSSIE (EUG. DE) La Femme de Tantale.
 155. LAUNAY (A. DE) . . . Mademoiselle Mignon.
 278. LAURENT (ALBERT). . La Bande Michelou.
 585. LAVELEYE (E. DE) . . Sigurd et les Eddas.
 482. LEMAITRE (CLAUDE) . Marsile Gerbault.
 457. LEMERCIER DE NEUVILLE (L.). Les Pupazzi inédits.
 484. LEMONNIER (CAMILLE). La Faute de Madame Charvet.
 272. LE ROUX (HUGUES). . L'Attentat Sloughine.
 58. LEROY (CHARLES) . . Les Tribulations d'un Futur.
 144. — Le Capitaine Lorgnegrut.
 289. — Un Gendre à l'Essai.

N°

176. LESSEPS (FERDINAND DE). Les Origines du Canal de Suez.
459. LETTRES GALANTES D'UNE FEMME DE QUALITÉ.
366. LEX Comment on se marie.
215. LHEUREUX (P.). P'tit Chéri (Histoire parisienne).
288. — Le Mari de Mlle Gendrin.
185. LOCKROY (ED.) L'Île révoltée.
459. LONGFELLOW Evangéline.
16. LONGUS. Daphnis et Chloé.
195. MAËL (PIERRE) Pilleur d'épaves (mœurs maritimes).
209. — Le Torpilleur 29.
264. — La Bruyère d'Yvonne.
354. — Le Roman de Joël
35. MAISTRE (X. DE). Voyage autour de ma Chambre.
40. MAIZEROT (RENÉ) Souvenirs d'un Officier.
59. — Vava Knoff.
148. — Souvenirs d'un Saint-Cyrien.
159. — La Dernière Croisade.
182. MARGUERITTE (P.). La confession posthume
86. MARTEL (T.) La Main aux Dames.
252. — La Parpaillotte.
362. — L'Homme à l'Hermine.
455. — Dona Blanca.
472. — La Tuile d'or.
481. — La Prise du bandit Masca.
82. MARY (JULES). Un coup de Revolver.
175. — Un Mariage de confiance.
243. — Le Boucher de Meudon.
64. MAUPASSANT (GUY DE). L'Héritage.
111. — Histoire d'une Fille de Ferme.
479. MAYNE-REID (CAPITAINE). Le Chef blanc.
489. — Les Chasseurs de Chevelures.
54. MELANDRI (ACHILLE) Ninette.
11. MENDÈS (CATULLE). Le Roman Rouge.
44. — Pour lire au Bain.
65. — Monstres parisiens.
94. — Le Cruel Berceau.
114. — Pour lire au Couvent.
154. — Pierre le Véridique, roman.
196. — Jupe courte.
211. — Jeunes Filles.
254. — Isoline.
250. — L'Art d'Aimer.
266. — L'Enfant amoureux.
388. — Verger-Fleuri.
90. MÉROUVEL (CH.). Caprice des Dames.
110. MÉTÉNIER (OSCAR) La Chair.
227. — Myrrha-Maria.
270. — La Grâce.
321. — La Croix.
170. MEUNIER (V.). L'Esprit et le Cœur des Bêtes.
52. MICHELET (MADAME) Quand j'étais Petite.

COLLECTION IN-8° ILLUSTRÉE

A 95 cent. le volume broché; relié toile, 1 fr. 50

- DAUDET (ALPHONSE). — Tartarin de Tarascon. 1 volume illustré par G. Dutriac.
- AICARD (JEAN), de l'Académie française. — Tata. 1 volume illustré par Suzanne Minier.
- GYP. — Le Friquet. 1 volume illustré par P. Kauffmann.
- COURTELINE (GEORGES). — Coco, Coco et Toto. 1 volume illustré par A. Barrère.
- RODENBACH (GEORGES). — Bruges-la-Morte. 1 volume illustré par Marin Baldo.
- LEMONNIER (CAMILLE). — Amants joyeux. 1 volume illustré par Bigot-Valentin.
- ESPARBÈS (GEORGES D'). — Le Roi. 1 vol. ill. par H. Lanos.
- JANE DE LA VAUDÈRE. — Le Mystère de Kama. 1 volume illustré par Ch. Atamian.
- WOLFF (PIERRE). — Sacré Léonce ! 1 vol. ill. par Fabiano.
- THEURIET (ANDRÉ). — Mon Oncle Flo. 1 volume illustré par Ernest Bouard.
- LEROY (CHARLES). — Le Colonel Ramollot. 1 volume illustré par A. Vallet.
- LEMAITRE (CLAUDE). — Cadet Oui-Oui. 1 vol. ill. par Simont.
- HEYSE (PAUL), (Prix Nobel 1910). — L'Amour en Italie. 1 volume illustré par Marin Baldo.
- FLAMMARION (CAMILLE). — Stella. 1 volume illustré par Suzanne Minier.
- DAUDET (ALPHONSE). — Tartarin sur les Alpes. 1 volume illustré par G. Dutriac.
- CORDAY (MICHEL). — Le Charme. 1 vol. ill. par Jordic.
- CORRARD (PIERRE). — La Bohème s'amuse. 1 volume illustré par Mirande.
- MAËL (PIERRE). — Pilleurs d'Épaves. 1 vol. ill. par Lanos.
- PROVINS (MICHEL). — Nos petits Cœurs. Illust. de L. Métivet.
- DANRIT (CAPITAINE). — Robinsons Sous-Marins. Illustrations de G. Dutriac.
- GUNISSET-CARNOT. — Étrange fortune. Illus. de G. Fraipont.
- FRÉMEAUX (PAUL). — Les derniers jours de l'Empereur. *Illustrations d'après des documents iconographiques anciens, communiqués par l'auteur.*
- ARÈNE (PAUL). — Domnine. Illustrations de Koister.
- ALLAIS (Alphonse). — Pas de bile ! Illust. de L. Métivet. etc., etc , etc.



LES MEILLEURS AUTEURS CLASSIQUES

Français et Étrangers

VOLUMES PARUS

- ARISTOPHANE, THÉÂTRE. 2 vol.
 BEAUMARCHAIS, THÉÂTRE.
 BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, PAUL et VIRGINIE.
 BOCCACE, LE DÉCAMÉRON. 2 vol.
 BOILEAU, ŒUVRES POÉTIQUES ET EN PROSE.
 BOSSUET, ORAISONS FUNÈBRES.
 — DISCOURS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE.
 BRANTOME, DAMES GALANTES.
 CAMOENS, LES LUSIADES.
 CASANOVA (Jacques), MÉMOIRES. 6 vol.
 CESAR, COMMENTAIRES SUR LA GUERRE DES GAULES.
 CHATEAUBRIAND, ATALA, RENÉ; LE DERNIER ABENCÉRAGE; — GÉNIE DU CHRISTIANISME. 2 vol.
 COMTE (Auguste), PHILOSOPHIE POSITIVE. 4 vol.
 CORNEILLE, THÉÂTRE. 2 vol.
 DANTE, LA DIVINE COMÉDIE.
 DESCARTES, DISCOURS DE LA MÉTHODE, MÉDITATIONS MÉTAPHYSIQUES.
 DIDEROT, LA RELIGIEUSE; LE NEVEU DE RAMEAU.
 ESCHYLE, THÉÂTRE.
 FENELON, TÉLÉMAQUE.
 — DE L'ÉDUCATION DES FILLES.
 FOË (DANIEL de), ROBINSON CRUSOÉ.
 GËTHE, WERTHER; FAUST; HERMANN ET DOROTHÉE.
 HOMÈRE, ILIADÉ.
 — ODYSSÉE.
 KLEIST-KOTZEBUE-LES-SING, TROIS COMÉDIES.
 LA BRUYÈRE, CARACTÈRES.
 LA FAYETTE (M^{me} de), MÉMOIRES; PRINCESSE DE CLÈVES.
 LA FONTAINE, FABLES.
 — CONTES.
 LA ROCHEFOUCAULD, MAXIMES.
 LE SAGE (A.-R.), HISTOIRE DE GIL-BLAS DE SANTILLANE. 2 vol.
 LESSING, THÉÂTRE.
 LE TASSÉ, JÉRUSALEM DÉLIVRÉE.
 MAISTRE (X. DE), ŒUVRES.
- MALEBRANCHE, RECHERCHE DE LA VÉRITÉ. 2 vol.
 MARIVAUX, THÉÂTRE CHOISI.
 MOLIERE, THÉÂTRE. 4 vol.
 MONTAIGNE, ESSAIS, 4 vol.
 MONTESQUIEU, LETTRES PERSANES.
 — DE L'ESPRIT DES LOIS. 2 vol.
 MUSSET (A. de), PREMIÈRES POÉSIES. 1829-1835.
 — POÉSIES NOUVELLES. 1836-1852.
 — COMÉDIES ET PROVERBES. 2 vol.
 — LA CONFESSION D'UN ENFANT DU SIÈCLE.
 — NOUVELLES.
 — CONTES.
 — MÉLANGES DE LITTÉRATURE ET DE CRITIQUE.
 — ŒUVRES POSTHUMES.
 OVIDE, LES MÉTAMORPHOSES.
 PASCAL, PENSÉES.
 — LES PROVINCIALES.
 PERRAULT (Ch.) et M^{me} d'AULNOY, CONTES.
 RABELAIS, ŒUVRES, 2 vol.
 RACINE, THÉÂTRE, 2 vol.
 REGNIER (Mathurin), ŒUVRES COMPLÈTES.
 ROUSSEAU (J.-J.) CONFESIONS. 2 vol.
 — JULIE OU LA NOUVELLE HÉLOÏSE. 2 vol.
 — DU CONTRAT SOCIAL.
 — ÉMILE, OU DE L'ÉDUCATION, 2 vol.
 SCHILLER, LES BRIGANDS; MARIE-STUART; GUILLAUME-TELL.
 SCOTT (Walter), IVANHOÉ. 2 vol.
 — LA JOLIE FILLE DE PERTH. 2 vol.
 SEVIGNE (M^{me} de), LETTRES CHOISIES.
 SOPHOCLE, THÉÂTRE.
 SPINOZA, ETHIQUE.
 STAEL, (M^{me} de) DE L'ALLEMAGNE. 2 vol.
 — CORINNE, OU L'ITALIE, 2 vol.
 STENDHAL, LA CHARTREUSE DE PARME.
 SUETONE, LES DOUZE CÉSARS.
 VILLON (François), ŒUVRES.
 VIRGILE, L'ÉNEÏDE.
 VOLTAIRE, DICTIONNAIRE PHILOSOPHIQUE.
 — HISTOIRE DE CHARLES XII.
 — SIÈCLE DE LOUIS XIV. 2 vol.
 WISEMAN (C^{on}), FABIOLA.

Chaque volume broché, 95 cent., relié toile pleine. 1 fr. 75